

# Des Éblouis devenus aveugles et insensés

## Cinéma

« Une odyssee tour à tour choquante et bouleversante, *Les Éblouis* ouvre les yeux. »  
François Lévesque, Le Devoir 4.12.2019

Le récent film de Sarah Suco, *Les Éblouis*, illustre de façon magistrale la dérive mortifère d'une famille tombée sous le charme, puis dans l'enfer d'une communauté catholique charismatique.

Au-delà de ce groupe isolé, le film pointe du doigt l'effarante maltraitance -physique et psychologique - sur des enfants embrigadés dans des milieux quasi-totalitaires, où la parole du prêtre, du pasteur ou du gourou, prévaut sur celle des parents.

Sous les traits de Camille (la jeune actrice Céleste Brunnquell), 12 ans, la réalisatrice narre ce qu'elle-même a vécu au sein d'une paroisse convertie au Renouveau Charismatique. Cette mouvance venue des États-Unis, il y a 50 ans, inspirée du néo-pentecôtisme et dont le Pape Paul VI avait fait l'éloge, la qualifiant de « chance pour l'Église et pour le monde ».

Quoi de plus séduisant, en effet, que cette foi effervescente, émotionnelle, où souffle un Esprit Saint jadis méconnu, l'Esprit de Pentecôte ? Où s'exercent des « charismes », ces dons de guérison, de prophétie, d'exorcisme, de glossolalie ou « parler en langues », accessibles à chacun. Où l'on a l'impression de se dissoudre dans « l'effusion de l'Esprit », une transe paroxystique conduisant à un état modifié de conscience, propre à l'hypnose.

Si les groupes de prières charismatiques et leurs manifestations liturgiques ont essaimé partout dans le monde, quelques communautés mêlant en vase clos laïcs et religieux, ont connu des dérives sectaires manifestes, comme les « Béatitudes » à leur début et pendant des années.

C'est une paroisse confiée à un groupe charismatique, moins fermée mais ô combien déviante, que rejoignent les parents de Camille et leurs quatre enfants.

Au début, tout avait paru idéal : l'aide aux plus pauvres, l'entraide avec les voisins, l'aspiration au bien, au partage, à l'humilité, bref à un monde plus pur et plus juste. Avec la certitude pour les parents d'être habités par une mission divine.

C'est ce que leur avait promis le « berger », le prêtre de la paroisse (Jean-Pierre Darroussin). Une sorte de super-père à qui l'on aurait donné le Bon Dieu sans confession. Un homme accueillant et bienveillant au premier abord.

Et surtout fascinant... N'étaient-ils pas tous ses « brebis adorantes », ces religieuses et ces laïcs, ces hommes, ces femmes, ces enfants ? Tous en tout cas voulaient l'être, au point de bêler littéralement en l'attendant pour le bénédicité des repas. Quel spectateur ne s'est senti gêné, voire honteux, d'assister au spectacle affligeant de cette grande tablée de fidèles soudains infantilisés, pire « animalisés » ? (Dans une interview à la presse, Sarah Suco a évoqué des adeptes ne se contentant pas de bêler, mais se mettant à quatre pattes pour brouter l'herbe d'un pré.)

Le « berger » impose sa toute-puissance à des adeptes totalement soumis. Innombrables sont les interdits, au prétexte que Jésus l'aurait dit. Interdiction de porter du noir (« la couleur du diable »), des collants fins ou autres fanfreluches (« réservés aux prostituées »), d'embrasser un garçon avant le mariage (« il faut réserver sa bouche aux louanges à Dieu », etc.

Enfant puis adolescente, Camille est tiraillée entre deux univers : d'un côté le lycée et le cirque -sa passion-, de l'autre, une vie faite d'interdits doctrinaux, de culpabilisation, de brimades, de privations. Entre d'un côté son attachement à ses parents, à sa mère qu'elle sait fragile, et de l'autre son incrédulité devant leurs nouvelles croyances. Bref une vie schizophrénique, que son instinct la conduit à refuser et à laquelle elle n'échappe qu'au prix de mensonges.

*Les Éblouis* témoigne de ce glissement progressif vers l'enfermement psychique, avec tout l'arsenal propre aux mouvements sectaires : coupure avec le milieu social, coupure avec la famille, main basse sur les salaires des adeptes.

Naissent même de « faux souvenirs » induits par les discours et enseignements internes : la mère de famille (Camille Cottin), comme d'autres femmes du groupe, est ainsi persuadée d'avoir été violée par son propre père, dans sa petite enfance. Résultat, les enfants n'ont plus accès à leurs grands-parents, première coupure. Camille n'ose parler de sa paroisse, de peur d'essuyer des moqueries, deuxième coupure. Enfin, il lui faut voler dans la caisse communautaire, abondée par l'argent dont se sont privés les fidèles, pour aller voir ses grands-parents en cachette.

Il y a une vingtaine d'années, trois auteurs, Thierry Baffoy, Antoine Delestre et Jean-Paul Sauzet avaient jeté un pavé dans la mare en publiant « Les Naufragés de l'Esprit », témoignages sur certaines communautés, véritables « sectes » dans l'Église catholique.

Si celle où a grandi la cinéaste -de ses 8 à ses 18- ans paraissait ouverte sur le monde, les enfants étant scolarisés normalement et vivant avec leurs parents, il n'empêche que le « berger » y exerçait une emprise totale, voire totalitaire, sur parents et enfants.

Peu se sortent indemnes d'une telle expérience mais Sarah, elle, survivra après trois tentatives de fuite, suivies de brimades, de privations, frappée par sa mère pour avoir dénoncé le harcèlement d'un religieux sur son petit frère.

De ses interviews on comprend que cette enfance l'a profondément marquée et que ses relations avec ses proches en portent la trace. Son désir de témoigner de son expérience par la réalisation d'un film traduit à la fois le recul qu'elle a réussi à prendre, sa compréhension fine du processus d'emprise sectaire et sa volonté d'alerter sur les conséquences, graves et durables pour les enfants, de certains engagements des parents. Comme celui qui a mené ses parents d'une adhésion libre à un projet généreux jusqu'à une soumission infantilisée à des règles insensées.

